

## **Les études berbères en Afrique du Nord : approche comparée des écoles française et germanique<sup>1</sup>**

Kamal Nait-Zerrad  
Lacnad - Inalco (Paris)

### **1. Contexte et arrière-plan politique**

A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'Algérie et la Tunisie sont des colonies françaises. Seul le Maroc est encore indépendant et il fait l'objet des convoitises des puissances coloniales : Espagne, France, Angleterre, Allemagne et Italie. Ce n'est pas uniquement de par sa position stratégique que l'Afrique du Nord était impliquée dans les rivalités européennes, mais le Maroc en l'occurrence servait spécialement de terrain de manœuvres à la lutte pour l'hégémonie entre l'Allemagne et la France.

La défaite française de 1870 face à l'Allemagne et la perte de l'Alsace-Lorraine vont faire que d'une part, les Français vont tenter de consolider leurs positions et de reprendre l'avantage, ce qui sera facilité par l'entente cordiale avec les Anglais et d'autre part, les Allemands vont tout faire pour freiner la France dans ses ambitions coloniales. Ce qui donnera les coups de Tanger (1905) et d'Agadir (1911) mais finalement un accord de partage arrangera les deux pays.

---

<sup>1</sup> Intervention au colloque international « Les relations scientifiques franco-allemandes à l'épreuve du terrain nord-africain » à l'EHESS, Paris, 30 septembre- 2 octobre 2004, coordonné par Ahcène Abdelfettah (Université d'Alger), François Pouillon (CHSIM/EHESS), Michael Werner (CRIA/EHESS).

En tout cas, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie étant sous la domination française, les études berbères seront pratiquement la chasse gardée de l'école française, hormis les publications des Italiens en Libye et des Espagnols pour leurs territoires au Maroc et qui constituent une très faible proportion de la production scientifique (en quantité mais pas en qualité !). La majeure partie des publications se fait en Algérie où des éditeurs se spécialisent dans ce domaine et dans une moindre mesure au Maroc et à Paris.

Quelques universitaires allemands ou de langue allemande vont néanmoins s'intéresser au berbère pour des raisons scientifiques diverses mais dans une perspective totalement différente que leur collègues français. La langue et la littérature y seront représentées quoique de manière inégale.

On dressera d'abord un tableau des études berbères par l'école française qui est assez bien connue avant de développer les travaux de celle des auteurs allemands ou de langue allemande (Suisse, Autriche) qu'on englobera ici sous le terme « école germanique » étant donné que ces scientifiques ou universitaires ont tous soit fréquenté l'université allemande, soit eu comme maître des Allemands.

Enfin, on tentera une comparaison en établissant les points de divergence entre les deux écoles.

## 2. École française

Les Berbères et leur(s) langue(s) sont connus bien avant 1830 dans les milieux scientifiques européens. Du côté français, les premières études sur le berbère avaient commencées avant le début de la colonisation de l'Algérie : le premier dictionnaire de berbère est l'ouvrage de Venture de Paradis (*Grammaire et Dictionnaire abrégés de la langue berbère*), paru en 1844 mais achevé en 1790 !

On peut suivre assez bien le développement des études depuis la conquête. Elles sont d'abord l'œuvre de *militaires* (Hanoteau, Biarnay, Loubignac, Jordan,

Aspinion,...) puis de *missionnaires* (Huyghe, Foucauld, les Pères Blancs,...), les *universitaires* prenant un peu plus tard le relais (René et André Basset, Destaing, Laoust, Roux, Picard,...). Ces trois moments ont été au début successifs puis sont peu à peu devenus concomitants. Certains de ces travaux sont restés longtemps – ou parfois même restent encore aujourd’hui – des références. Les Français (y compris les berbérophones comme Boulifa) se taillent la part du lion des publications du domaine.

La seconde moitié du 19<sup>e</sup> et le début du 20<sup>e</sup> siècle ont été fertiles en dictionnaires, grammaires et recueils de textes, on en citera quelques-uns parmi les nombreuses études de chaque auteur :

- A cette époque, René Basset (le chef de la fameuse « école d’Alger ») est le maître des études arabes et berbères et doyen de la Faculté des Lettres de l’Université d’Alger à partir de 1909 jusqu’à sa mort en 1924. Il a donné une forte impulsion aux études berbères et beaucoup de berbérissants cités ici sont ses disciples. Il a publié d’innombrables articles et livres surtout sur le berbère, mais également sur l’arabe, l’éthiopien, etc. ;
- Adolphe Hanoteau publie une grammaire kabyle (1858), une grammaire de la langue tamachek (1860) et des « poésies populaires de la Kabylie du Djurjura » (1867) ;
- Emile Laoust publie son fameux « Mots et choses berbères » en 1920 ;
- Edmond Destaing s’est intéressé entre autres à des parlers frontaliers entre l’Algérie et le Maroc : « Étude sur la dialecte berbère des Beni Snous » en 2 volumes (1907, 1911) et le « dictionnaire français-berbère (dialecte des Beni Snous) » en 1914 ;
- Charles de Foucauld est connu comme explorateur d’abord (« Reconnaissance au Maroc. 1883-1884 » publié en 1888) puis missionnaire et enfin comme linguiste avec en particulier son dictionnaire encyclopédique touareg - français. Pendant la dernière partie de sa vie, dans le Hoggar, où il a produit et mis au net le dictionnaire et les poésies touaregs, il était en contact régulier avec R. Basset. Ce dernier publiera une partie de l’œuvre de Foucauld, avant et après sa mort, et son fils André Basset le dictionnaire en quatre volumes. Après ses passages à

Rabat et à Alger, A. Basset sera titulaire de la chaire de berbère à l'Inalco en 1941 jusqu'à sa mort en 1956.

- Les berbérophones (la plupart kabyles) ont également leur part dans cette production : Cid Kaoui avec les dictionnaires français- tamahaq (1894), tamahaq-français (1900), français-tachelhit et tamazir't (1907) ; Belkassem Ben Sedira avec son « cours de langue kabyle » (1887) et Boulifa avec entre autres sa « méthode de langue kabyle » : cours de 1<sup>ère</sup> année (1897), cours de 2<sup>e</sup> année (1913).

Outre les études sur la langue berbère, il faut citer l'ethnologie avec en particulier la somme de Hanoteau et Letourneux « la Kabylie et les coutumes kabyles », publiée pour la première fois en 1873 (nouvelle édition en 2003), qui a marqué son époque et reste encore aujourd'hui une référence. Masqueray quant à lui, dans sa thèse « Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie » publiée en 1886, compare la cité romaine aux cités berbères (kabyle, chaouie et mozabite). Il s'essaye aussi à la description linguistique en étudiant la langue des Touaregs : « Dictionnaire français – touareg (dialecte des Taitoq), 1893-1896 ».

### 3. École germanique

Les Allemands sont d'abord des explorateurs puis des universitaires. La tradition orientaliste allemande est bien connue et s'inscrit dans les études arabes et islamiques. Parmi les quelques explorateurs scientifiques et universitaires qui se sont intéressés au berbère, on peut citer en particulier :

- Heinrich Barth (1821-1865), linguiste, chercheur et explorateur qui est passé par la Tunisie, la Libye, le Niger, avant de continuer vers le Sud. Ses voyages en Afrique sont relatés dans son ouvrage (1857-1858) : *Reisen und Entdeckungen in Nord-und- Central-Afrika in den Jahren 1849 bis 1855* (Voyages et

découvertes en Afrique du Nord et Centrale), qui contient des notes linguistiques sur le touareg du Niger.

- Gottlob Adolf Krause est également un linguiste qui a exploré en particulier le Niger et la Libye. Il a écrit plusieurs articles sur les langues africaines et un livre sur la langue touarègue de Ghat (*Proben der Sprache von Ghat in der Sahara mit haussanischer und deutscher Übersetzung*, Leipzig, 1884, Brockhaus). On voit déjà pointer le comparatisme qui est un des traits marquants de la conception allemande de l'ethnologie et de la linguistique.
- Frobenius, qui est surtout connu des berbérissants pour son recueil de contes kabyles (*Volksmärchen der Kabysten*, 1921) est un autodidacte. La collecte des contes berbères avait commencé dès la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle avec Hanoteau (1867), Ben Sedira (1887), R. Basset (1890, 1891, 1892...), Mouliéras (1891, 1893), Stumme (1895), etc., mais Frobenius est le seul à présenter des mythes de création du monde chez les Kabyles (et les Berbères en général). On trouve quelques éléments épars dans les recueils de contes antérieurs mais pas de mythe structuré. On y reviendra plus loin.
- Hans Stumme, de l'université de Leipzig, avec ses études sur le chleuh du sud marocain en particulier « *Handbuch des Schilhischen von Tazerwalt* » (1899), les recueils de contes et poèmes « *Märchen der Schluh von Tazerwalt* » (1895) et « *Dichtkunst und Gedichte der Schluh* » (1895) a été un des premiers à travailler sur cette langue du Maroc. Sa grammaire du chleuh restera pendant longtemps unique en son genre.
- Le romaniste Hugo Schuchardt (1842-1927) s'intéresse, à côté d'autres langues, au berbère pour étayer la théorie de la mixité ou d'alliance des langues (*Sprachmischung* ou *Sprachbund*). Les langues ne résultent pas simplement d'une ramification à partir d'un tronc commun mais elles subissent également l'influence – qui est réciproque et non pas à sens unique – des langues avec lesquelles elles ont été en contact. Il a également étudié les rapprochements entre le berbère et le basque.

- Werner Vycichl (1909-1999) est un spécialiste du comparatisme à l'intérieur du chamito-sémitique et il a travaillé en particulier sur le berbère et l'égyptien ancien. Il est connu d'une part pour sa théorie de la langue mixte pour le berbère (schématiquement cette langue se serait constituée sur un substrat lexical non chamito-sémitique) et d'autre part il défend sa vision de la constitution de la famille chamito-sémitique formée d'une branche « chamitique » – à la suite d'autres linguistes de l'école germanique – à côté de la branche « sémitique ».

#### 4. Comparaison et discussion

Au contraire de la France, l'Allemagne n'a pas été une puissance coloniale en Afrique du Nord. Il existe donc une différence fondamentale non seulement dans l'approche initiale des études berbères, mais également dans les moyens mis en jeu. Les Allemands et les auteurs de langue allemande s'inscrivent dans la vieille tradition orientaliste, africaniste et comparatiste de l'université allemande. Les Français quant à eux ont la volonté de connaître les langues du pays pour mieux y pénétrer, au moins dans un premier temps, puisque le champ berbère est très tôt représenté à l'université. Tous les berbérissants de cette époque ont travaillé sur la comparaison interne aux dialectes berbères et, un peu plus tard, pour A. Basset, sur la géographie linguistique.

Quelques points de divergence entre les deux écoles peuvent être cernés :

- (a) D'une part, les berbérissants français, qui dominent le champ des études berbères, sont d'abord préoccupés par le côté pratique (pour les interprètes militaires) et ensuite par le descriptivisme (pour les universitaires), v. Chaker 1982 ; d'autre part, pour la plupart des auteurs de langue allemande, le berbère est étudié dans le cadre du comparatisme et de la diachronie pour appuyer leurs théories. Il semble que l'orientation française soit en partie celle d'un parti pris

idéologique, qui ne pouvait accepter une parenté du berbère avec le sémitique. Son appartenance à la famille chamito-sémitique était cependant de plus en plus étayée par les comparatistes français même et en particulier Marcel Cohen depuis les années 1920 (Cohen 1947, Chaker 1982). Du côté allemand, et beaucoup plus tard, Rössler (1952) va même plus loin en intégrant le berbère dans les langues sémitiques.

- (b) On peut cependant verser une autre pièce à ce dossier, à savoir ce qu'écrit R. Basset dans sa synthèse de 1894 sur le berbère. Il indique les perspectives de recherches futures pour cette langue : « C'est alors que, dégageant par la comparaison les éléments constitutifs du berbère et les règles générales de sa morphologie (ce qu'il est permis de faire aujourd'hui dans une certaine mesure), on pourra aborder avec certitude l'étude des inscriptions libyques en s'appuyant sur une base solide qui jusqu'ici a manqué aux recherches. Jusque-là, on devra se contenter de recueillir le plus fidèlement possible les monuments qui, plus tard, serviront à cette étude, et d'un autre côté, d'accroître le nombre des monographies consacrées à chaque dialecte qu'il importe de connaître à fond » (p. X, *Études sur les dialectes berbères*, Paris, Ernest Leroux, 1894). La comparaison interne dans le but de déchiffrer les inscriptions libyques est donc un élément d'explication de la vision française de cette époque et peut-être une première étape avant de passer à une comparaison plus large avec les langues apparentées au berbère.
- (c) Par ailleurs, même après la fondation du GLECS (Groupe de linguistique d'études chamito-sémitiques) en 1931 par M. Cohen, le berbère (représenté par A. Basset) comme d'ailleurs le couchitique, reste cloisonné et fermé sur lui-même au contraire des autres branches de la famille chamito-sémitique, le sémitique et l'égyptien, dont la position est certes différente, car disposant d'une plus grande profondeur historique.
- (d) A la croisée des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, les deux noms qui dominent chez les berbérissants de langue allemande sont Stumme, un linguiste et Frobenius, un ethnologue. On sait que Frobenius n'était pas très apprécié des universitaires

allemands et français, d'abord parce qu'il était autodidacte, ensuite parce que ses écrits ont été critiqués pour leur confusion et leur caractère « non scientifique », comprenons – en partie - qu'ils n'étaient pas dans la ligne de pensée de l'époque. On trouve en effet chez lui une vision historique globale qui voulait appréhender l'esprit humain dans sa totalité. On sait également qu'il était contre les idées racistes de son temps et qu'il avait montré que les Africains avaient eu de grandes civilisations et de grands États, même avant l'Islam. Les tenants de l'afrocentrisme y trouvèrent beaucoup plus tard matière à leurs idées et en Frobenius un bon représentant.

- (e) La traduction en français des contes kabyles (Frobenius 1995 +) a tiré de l'oubli Frobenius et a relancé l'intérêt pour les mythes d'origine recueillis par lui. Un volume de la revue LOAB lui est ainsi consacré où Breteau & Roth (1998) se posent la question de leur authenticité, de leur transmission à travers les âges et une énigme : le fait que seul Frobenius y ait eu accès. Une hypothèse à vérifier ou en tout cas à étudier est suggérée par ces auteurs : elle est basée sur l'arrière-plan historique présenté ici en introduction et qui pour simplifier rapprocherait les Kabyles des Allemands (l'ennemi de mon ennemi est mon ami). Il faudrait peut-être invoquer également la révolte kabyle de 1871 et son écrasement par l'armée française. Cette humiliation dont le souvenir est tout proche et l'impact de la répression sur les paysans kabyles fera que l'on se confiera peut-être alors plus volontiers à un Allemand qu'à un Français...

Mais une autre hypothèse n'est pas à exclure, même si elle est fragile, elle concerne le lieu de la collecte. La Kabylie n'est pas un tout uniforme et du point de vue linguistique, on peut y distinguer des variations phonétiques, morphosyntaxiques et lexicales délimitant ainsi des sous-régions avec des caractéristiques propres (Nait-Zerrad 2004). Si l'on sait que la plupart des contes recueillis par les berbérissants français proviennent *grosso modo* d'une même zone, on pourrait -en transposant la variation linguistique au littéraire- supposer que certains villages soient plus conservateurs que d'autres... Et que Frobenius a eu la chance de recueillir ces mythes au bon endroit. Il faut avoir à l'esprit que certains phénomènes linguistiques kabyles n'ont été que récemment



mis en lumière et il est pratiquement certain que l'avenir nous réserve encore quelques découvertes.

- (f) La personnalité des scientifiques de langue allemande : Schuchardt découvre le berbère par le truchement des œuvres de Stumme dont il rédige des comptes rendus et cette langue l'intéresse vivement. L'Afrique du Nord, en contact au cours des siècles avec l'hébreu, le punique, le latin, le grec, l'arabe... devenait dès lors un lieu privilégié pour conforter la théorie du *Sprachbund*. Son intérêt pour le berbère - une petite langue sans tradition écrite par rapport aux autres grandes langues orientales - le fait d'ailleurs prendre par ses pairs pour un original... Vycichl, bien après Schuchardt et comme lui, parle de « langue(s) chamitique(s) » (à côté du sémitique pour Vycichl, après la reconnaissance d'une famille chamito-sémitique) et de « mélange ou alliance de langues » avec un substrat méditerranéen pour le berbère. On sait que M. Cohen a contesté l'existence d'une branche chamitique individualisée (qui à l'époque comprenait le berbère, l'égyptien ancien et le couchitique) à côté d'une branche sémitique, même si ses positions n'étaient pas tranchées. Vycichl est resté un des rares scientifiques à persévérer dans ses convictions. La théorie de Schuchardt va également à contre-courant des idées de l'école française, qui ne pouvait voir jouer au berbère qu'un rôle d'enregistrement : la langue berbère a emprunté de manière passive au punique, au latin, etc. sans que celles-ci ne soient en rien touchées par elle. Pour Schuchardt, les influences sont réciproques. Dans ses travaux sur les emprunts du berbère au latin, Schuchardt a signalé de possibles emprunts en sens inverse (de l'Afrique du Nord vers l'Europe) comme quelques noms de plantes ou d'animaux. Emile Laoust, professeur à l'école supérieure de langue arabe et de dialectes berbères de Rabat, suggère plusieurs rapprochements avec le latin, tout en s'effaçant devant des autorités comme Stéphane Gsell, comme par exemple à propos de *tilintit* (lentilles, dans les parlers du sud marocain) : « L'identification au latin *lens*, *lentis* n'est pas douteuse ; toutefois, *lens* est d'origine inconnue ; les Grecs cultivaient la lentille qu'ils appelaient d'un nom différent. Movers (*die Phönizier*)<sup>2</sup> a cru voir, dans le mot latin un dérivé du berbère, ce que, par ailleurs, M. Gsell conteste

---

<sup>2</sup> F. C. Movers, *Die Phönizier*, Bonn-Berlin, 1851-1856 (5 volumes)

formellement (...). En tout cas, la culture n'est pas d'origine arabe. » (1920 : 269). On peut montrer aujourd'hui qu'il est fort probable que quelques termes latins présents en berbère sont en fait des emprunts du latin au berbère.

- (g) Ainsi donc les deux écoles ont suivi deux conceptions différentes : l'une était mue par des intérêts coloniaux et avait un soubassement idéologique puissant tout en étant confiné à son champ d'étude : formation des interprètes afin de pénétrer le pays berbère dans un premier temps puis étude universitaire limitée à la description et l'étude du plus grand nombre de dialectes (même si André Basset s'est intéressé à des problèmes de linguistique générale) ; alors que l'autre était de plain-pied dans le comparatisme et l'histoire des langues avec une vision plus large et plus universaliste.

## Références

- Claude H. Breteau et Arlette Roth, "L'ensemble mythique recueilli par Leo Frobenius. Un essai de validation", *Littérature Orale Arabo-Berbère*, 28, 1998, pp. 775-148.
- Salem Chaker, "Réflexions sur les Études Berbères pendant la période coloniale (Algérie)", *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, 34, 1982, pp. 81-89.
- Youssouf Diallo, "L'africanisme en Allemagne hier et aujourd'hui", *Cahiers d'Études africaines*, 161, 2001 (<http://etudesafricaines.revues.org/document65.html>).
- Leo Frobenius, *Contes kabyles* (trad. Mokran Fetta), (4 vol.), Aix-en-Provence, Édisud, 1995-1998.
- Kamal Naït-Zerrad, "Dialectologie (Kabylie)", *Encyclopédie berbère*, XXVI, 2004, pp. 4067-4070.

- Vera Pagin, "Leo Frobenius, un ethnologue allemand à réévaluer", *Littérature Orale Arabo-Berbère*, 28, 1998, pp. 7-50.
- Jean Peyras et Daniel Baggioni, "Linguistique historico-comparative et antiquités nord-africaines : Hugo Schuchardt et les substantifs berbères en –im", *Études et Documents Berbères*, 8, 1991, pp. 159-173.
- Henri Wesseling, *Le partage de l'Afrique. 1880-1914*, folio histoire, 2003.
- Hugo Schuchardt, *Die romanischen Lehnwörter im Berberischen*, Wien, 1918.
- Marcel Cohen, *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito-sémitique*, Paris, Champion, 1947.
- Émile Laoust, *Mots et choses berbères. Notes de linguistique et d'ethnographie. Dialectes du Maroc*, Paris, Challamel, 1920.